BnF Gallica

# Larousse mensuel illustré : revue encyclopédique universelle / publiée sous la direction de Claude Augé

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Larousse mensuel illustré : revue encyclopédique universelle / publiée sous la direction de Claude Augé. 1929-01.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Aux Quinze-Vingts : la cour intérieure. — Phot. Keystone View Co.

ci enfile des perles, cet autre tresse des corbeilles. Beaucoup exercent loin de l'établissement des professions délicates et rémunératrices telles que masseurs, accordeurs de pianos, organistes. Ils accroissent ainsi plus ou moins la petite subvention journalière qui leur permet de se nourrir et de se vêtir.

A côté du travail est faite la part du jeu. Des parties animées de cartes ou de dames (les cartes sont marquées et les damiers ont des cases en relief) atténuent la monotonie des longues heures de silence. L'an dernier une salle de billard a été inaugurée. Le billard anglais est devenu une des distractions les plus appréciées des aveugles.

Voici maintenant la bibliothèque garnie d'ouvrages en écriture Braille et la salle de lecture où, tous les matins, les aveugles friands de nouvelles viennent écouter la lecture du journal. La T. S. F. complète naturellement cet ensemble de délassements d'ordre intellectuel et artistique. C'est encore dans cette salle de lecture qu'en période électorale les candidats viennent exposer leur programme, car la politique a aussi ses entrées dans la cité des ténèbres.

Le sort des aveugles ne peut être amélioré de façon plus appropriée et avec plus de prévenances, mais leur infirmité n'en est pas moins l'une des plus cruelles et des plus pitoyables. Aussi a-t-on songé, au cours du XIXe siècle, à « prévenir » autant qu'à « assister ». C'est à cette fin qu'a été installée la clinique des Quinze-Vingts.

La clinique des Quinze-Vingts est un bâtiment neuf qui a une entrée particulière, 13, rue Moreau. Sa construction, qui remonte à 1880, est due à l'initiative du Dr Frienzal et de Péphau directeur.

Le fonctionnement de la clinique ophtalmologique est réglé de la manière suivante : les malades sont examinés à la consultation et répartis en deux groupes : ceux atteints d'une affection oculaire externe dits « malades aux yeux rouges » et ceux dont l'état nécessite un examen complet de la vue et des membranes profondes de l'œil dits « malades aux yeux blancs ». Les premiers sont immédiatement soignés dans une salle de pansement ou envoyés au laboratoire pour examen complémentaire puis ils s'en retournent chez eux, munis d'un traitement à suivre et prévenus d'avoir à se représenter à une date fixe.

Au cas où la maladie nécessite l'hospitalisation immédiate, les malades sont dirigés sur le pavillon situé dans une aile de la clinique et destiné à les recevoir.

Depuis 1900, des fiches classées par année et par ordre alphabétique permettent de retrouver pour chaque malade l'exposé de son affection. Le nombre des consultants est actuellement d'environ 150 à 200 par jour.

Les malades du second groupe, dits « aux yeux blancs » sont examinés à la chambre noire. Le médecin-chef et ses aides pratiquent l'examen du « fond d'œil », c'est-à-dire des membranes profondes, des vaisseaux, du nerf oculaire et du cristallin.

Tout malade dont l'acuité visuelle est diminuée mais améliorable fait ensuite l'objet d'un examen en chambre claire où, au moyen de verres d'essai, on recherche la correction la plus appropriée.

Les étages supérieurs de la clinique sont destinés à l'hospitalisation des malades à opérer. Les interventions sont pratiquées dans une seule salle, vaste pièce claire qui contient deux tables d'opération et de nombreuses vitrines à instruments. Quatre chefs de service, aidés de leurs chefs de clinique et d'assistants, remplissent la délicate mission d'opérer les cataractes, les glaucomes et autres affections. Le nombre des opérations atteint annuellement 1.500.

Enfin la clinique est pourvue d'un remarquable laboratoire permettant toutes les recherches et toutes les analyses. On y pratique en outre sur les animaux les expériences par inoculation propres à élargir le domaine de la science des maladies oculaires.

La maison d'hospitalisation et la clinique sont dirigées en ce qui concerne l'administration et la gestion financière par un directeur nommé par le ministre du travail et de l'hygiène.

Une commission consultative de douze membres, présidée par M. Leredu, ancien ministre, examine les propositions faites par le directeur de l'établissement.

M. Gérardin, directeur actuel, tout en poursuivant l'amélioration de la condition de ses pensionnaires, s'est attaché tout particulièrement à doter sa clinique des derniers perfectionnements. Nul doute que son tenace effort ne fasse de cette clinique une organisation modèle dans la lutte contre la cécité. — Paul Mirbt.

**Radio-électricité.** (Le centre radio-électrique de Lyon-La Doua). — *Historique.* Lorsque survint, en 1914, la période de tension politique, prémonitoire de la gigantesque lutte qui allait ensanglanter l'Europe, Messimy, alors ministre de la guerre, se préoccupa vivement de nos moyens de communications.

Au cours d'une conférence qui eut lieu le 25 juillet dans le cabinet du ministre, et à laquelle assistaient le général Joffre et, pour la T. S. F., le capitaine Brenot, l'état de nos moyens de liaisons radiotélégraphiques avec l'extérieur fut passé en revue ; il apparut des plus précaires. En fait, pour assurer nos communications avec la Russie, nous ne disposions que du seul grand poste de la Tour Eiffel ; encore, sa puissance s'avérait-elle juste suffisante pour correspondre convenablement, de jour, avec les stations de Bobruisk et d'Odessa.

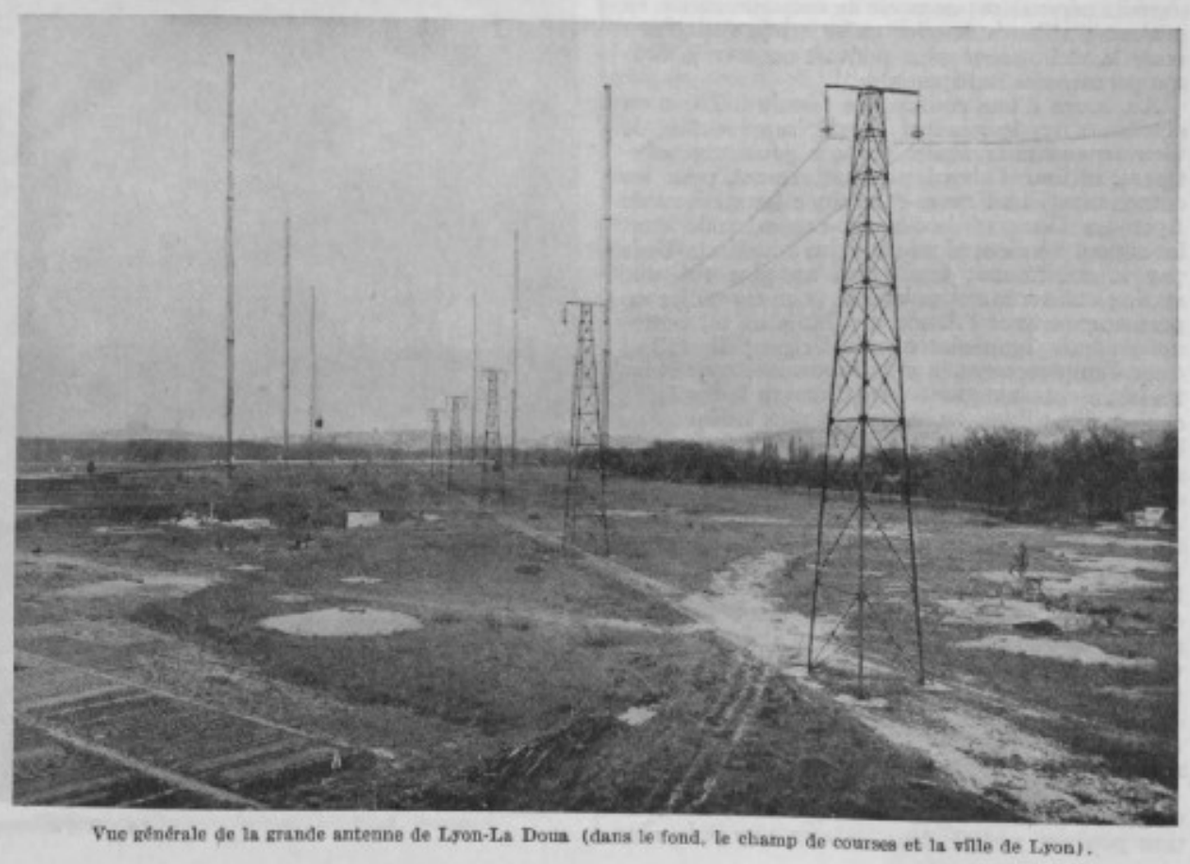
Nos communications avec la grande alliée de l'Est se trouvaient donc à la merci d'un accident survenant à notre unique poste national puissant. La gravité de cette situation retint toute l'attention du Gouvernement ; il fallait d'urgence construire une station d'une puissance convenable, à l'abri de tout danger et plus spécialement des bombardements aériens.

Par un hasard heureux, on embarquait alors à Marseille le matériel très moderne pour l'époque, destiné à la construction d'une grande station à ondes amorties à Saïgon. Ce poste, d'une puissance égale à celle du poste de la Tour Eiffel, devait permettre à notre colonie d'extrême Orient de s'affranchir en partie, pour ses liaisons avec la Métropole, de la tutelle des câbles étrangers. La station de Saïgon était le premier jalon du réseau intercolonial français de T.S.F. dont Messimy est le promoteur.

Le ministre jugea que ce matériel serait beaucoup plus utile en France : il décida de faire surseoir à son embarquement et donna l'ordre de le transporter à Lyon. Ce fut l'origine du grand poste de La Doua.

Au nord-est de la ville de Lyon, non loin du parc de la Tête d'Or, entre le champ de courses, le quartier d'artillerie de La Doua et la digue insubmersible des Brotteaux, tout près du Rhône, s'étendait, en août 1914, le Grand Camp, champ de manœuvres de la garnison lyonnaise. Sur une partie de cet emplacement, un poste à ondes amorties dressait ses antennes ; sa puissance était de 5 kilowatts.

Quelques semaines après, les armées allemandes se ruaient sur Paris ; la capitale pouvait être investie d'un moment à l'autre ; le poste de la Tour Eiffel subissait la menace constante des avions et des dirigeables ennemis, menace à laquelle s'ajoutait bientôt celle du canon : il fallait



Vue générale de la grande antenne de Lyon-La Doua (dans le fond, le champ de courses et la ville de Lyon).

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Les circuits oscillants du poste d'ondes courtes F. Y. R.

hâter l'édification du nouveau centre radio-électrique.

Dirigés fiévreusement par le commandant d'infanterie coloniale Péri, les travaux de La Doua étaient terminés le 21 septembre 1914; la continuité de nos liaisons avec la Russie et les Pays balkaniques était désormais assurée par un poste musical d'une puissance de 150 kilowatts.

La station de Lyon-La Doua comporta d'abord une antenne en forme de L renversé, soutenue par huit pylônes haubannés de 120 mètres de hauteur, espacés de 250 mètres, et un matériel radiotélégraphique pouvant doubler le poste de Paris qui courut tous les risques de la capitale. C'est à la station de La Doua qu'échut, pendant les hostilités, le rôle de passer les communiqués de presse destinés à combattre les nouvelles tendancieuses lancées par les grands postes allemands de Nauen et de Hanovre.

Au cours de 1917, la station de Lyon fut dotée de deux arcs de 200 kilowatts (continu), fournissant une intensité de 180 ampères dans l'antenne; les signaux de La Doua étaient entendus aux Etats-Unis; toutefois, une liaison permanente ne pouvait être obtenue.

Vers le milieu de cette même année, notre alliée de l'E., en proie à l'agitation révolutionnaire, concluait avec les empires centraux le fameux traité de Brest-Litovsk; nos liaisons avec la Russie perdaient, de ce fait, beaucoup de leur intérêt; mais par suite de l'entrée en guerre des Etats-Unis à nos côtés, la station allait avoir un grand rôle à remplir.

Une des principales demandes formulées par le général Pershing, lors de la discussion des conditions pour l'envoi en France d'un corps expéditionnaire fut qu'une liaison permanente et sûre serait établie entre les Etats-Unis et l'armée américaine. C'était l'époque où la guerre sous-marine battait son plein; le câble n'offrait plus toute la sécurité nécessaire; ce mode de communication ne pouvait d'ailleurs écouler qu'un trafic restreint : seule la radiotélégraphie pouvait assurer la liaison permanente indispensable.

Au cours d'une conférence réunie à Paris en octobre 1917, le général Ferrié, représentant le Gouvernement français, proposa plusieurs solutions : utiliser d'abord, alternativement, pour les communications France-Amérique les stations de Lyon-La Doua et de Nantes-Basse-Lande dont les signaux étaient alors entendus aux Etats-Unis par intermittence; construire au plus tôt une station suffisamment puissante pour travailler en permanence avec l'Amérique. Mais un tel centre ne pouvait immédiatement s'ériger; il fallait fixer l'emplacement le plus favorable, construire les bâtiments, amener à pied d'œuvre le matériel, choisir l'outillage technique le plus adéquat au but à atteindre, etc. Comme première mesure, le général Ferrié proposa d'augmenter la puissance de la station de Lyon; cette proposition adoptée, on décida d'agir, à la fois, sur la hauteur de l'aérien, sur sa capacité et sur la puissance mise en jeu dans l'antenne. On augmenta la hauteur effective de celle-ci en remplaçant par des pylônes de 200 mètres les deux premiers pylônes de 120 mètres; la hauteur des six autres supports fut portée de 120 mètres à 180 mètres; de plus, on augmenta la capacité de l'antenne en écartant les pylônes. Toutes ces transformations furent faites sans arrêter le trafic confié à la station.

Pour la puissance mise en jeu on dota le centre de deux arcs Elwell de 450 kilowatts continu pouvant mettre dans l'aérien une puissance de 125 kilowatts; désormais les signaux de la station étaient entendus presque en permanence aux Etats-Unis.

Entre temps, la station radiotélégraphique de La Doua servait de champ d'expériences et d'études pour la T. S. F. : nombre de mises au point d'appareils radio-électriques y ont été faites, en particulier celle de l'alternateur à haute fréquence à 20.000 périodes par seconde de la Société française radio-électrique; dès les premiers essais (courant de 1919), les stations d'écoute américaines signalaient la grande pureté de cet émetteur qui mettait dans l'antenne une puissance de 125 kilowatts. Cet alternateur fut, à plusieurs reprises, utilisé pour écouler le trafic France-Amérique.

La fin des hostilités trouva ainsi un centre radio-électrique parfaitement outillé pour le trafic commercial; le seul inconvénient, au point de vue exploitation, réside dans son éloignement de Paris.

Les années 1920 et 1921 n'apportèrent à la station que des modifications de détail dont la principale fut l'amélioration de la prise de terre. Malheureusement, dans la nuit du 10 au 11 août 1921, un ouragan d'une extrême violence abattit les deux premiers pylônes de 200 mètres; depuis, la station assura son service avec une antenne provisoire composée de deux parties : une partie haute constituée par une nappe de 10 fils de cuivre de 4 millimètres de diamètre, soutenue par six pylônes de 180 mètres; une partie basse (comportant deux câbles composés chacun de 12 fils de 4 millimètres liés ensemble) supportée par 5 pylônes de 28 mètres et qui s'étend sur 413 mètres de longueur. Le raccordement de la nappe d'antenne et du transport haute fréquence (partie basse) se fait sur un traversier en acier tendu à 28 mètres entre les premiers pylônes.

Les deux premiers pylônes de 200 mètres sont en reconstruction et bientôt, la station de La Doua reprendra, dans le domaine des ondes, l'importante place qu'elle y occupait avant l'accident de 1921.

La station a été cédée, en 1922, par le Département de la Guerre à l'Administration des P.T.T. en exécution de l'article II de l'arrêté interministériel du 15 janvier 1920.

Les dépenses de premier établissement ont été évaluées comme suit :

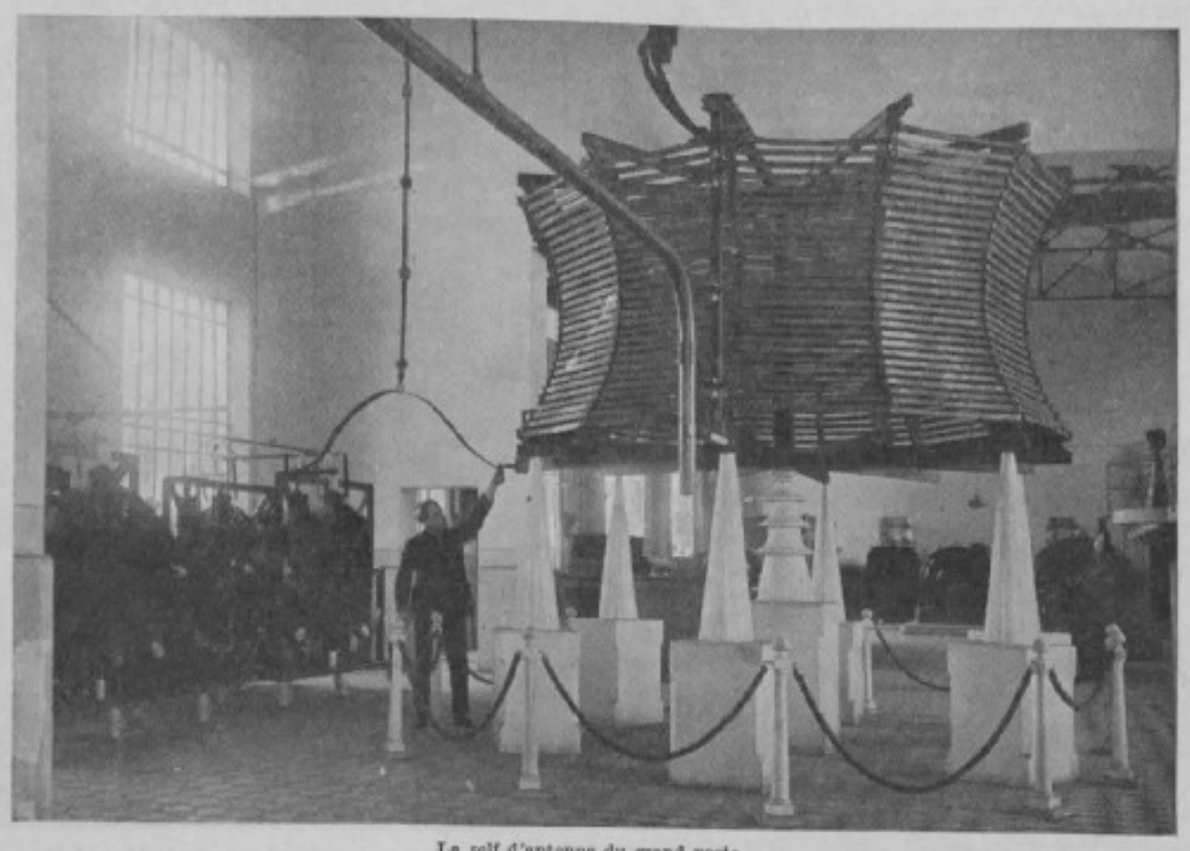
| | |
|---|---|
| Terrains et bâtiments | 2.200.000 fr. |
| Matériel | 5.530.000 fr. |

*Description générale du Centre.* — La station radio-télégraphique de Lyon-La Doua est située à 180 mètres d'altitude; ses coordonnées géographiques sont : 45°45′ N. 3°50′ E. Greenwich; la direction de l'axe général du poste est 97° ouest; son azimut, par rapport au poste radiogoniométrique de Meudon est 149°1′.

Le centre actuel dispose de trois aériens d'inégale importance : l'antenne principale déjà décrite et qui possède une hauteur effective de 110 mètres; deux antennes secondaires constituées par deux brins distants de 2 mètres, tendus entre les sommets des pylônes de 180 mètres et le belvédère de la station; la longueur de ces antennes est de 470 mètres environ et leur résistance apparente de 4 ohms.

La station de La Doua est alimentée en énergie électrique par la Société Lyonnaise des Forces Motrices du Rhône dite « Jonage » sous la forme de courant triphasé 50 périodes à 1.000 volts entre conducteurs; elle possède également une alimentation de secours à 3.200 volts entre conducteurs. La puissance installée est de 1.000 CV et la puissance normale utilisée est de 600 CV. L'énergie à 10.000 volts est abaissée soit à 3.200 volts, soit à 200 volts pour être utilisée par les groupes convertisseurs.

*Matériel radio-électrique.* Le centre est doté de cinq installations d'émission, savoir : 1° le grand poste, indicatif FYN, fonctionnant sur une longueur d'onde de 15.200 mètres; ce poste, qui a remplacé l'ancienne installation à étincelles musicales, peut fonctionner soit avec les arcs Elwell de 450 kilowats continu, travaillant en direct sur l'antenne ou par l'intermédiaire d'un circuit couplé dans le but de réduire les harmoniques, soit avec l'alternateur à haute fréquence de 20.000 périodes-seconde Latour-Bethenod qui est la première machine de ce type ayant été réalisée : c'est un alternateur à fer tournant homopolaire à réluctance variable et sans enroulement mobile; il comprend l'induit et une bobine d'excitation centrale; 2° le poste à lampes (ondes moyennes, = 4.520 mètres), indicatif FYO, dont l'intensité dans l'antenne est de 55 ampères pour une puissance d'alimentation de 17 kilowats 5; le rendement est d'environ 70 p. 100; cette émission est en service depuis le 1er décembre 1926; 3° les postes à lampes ondes courtes FYR et FYQ; FYR travaille sur les ondes de 15m,10, 25m,75 et 38 m.; il est équipé avec une lampe de 20 kilowatts, à circulation d'eau, montée en Hartley, avec deux circuits oscillants, permettant de réaliser, suivant le moment de la journée, l'onde la plus favorable. Le poste alimente une antenne verticale quart d'onde avec contrepoids, l'attaque de l'aérien s'effectuant en Oudin; la source du courant haute tension est fournie par un redresseur de 15 kilowatts (6 diodes de 2,5 kilowatts) alimenté par du courant monophasé à 1.000 périodes par seconde. La puissance appliquée sur la lampe d'émission varie de 9,6 kilowatts sur la longueur d'onde de 15m,10 à 10,25 kilowatts sur 38 mètres. Cette installation fonctionne depuis octobre 1927. FYQ est un poste comprenant deux meubles distincts de circuits oscillants réglés l'un



La self d'antenne du grand poste.

sur 16m,50, l'autre sur 29 m.; chaque circuit oscillant est équipé avec deux lampes de 20 kilowatts montées symétriquement; chaque circuit attaque en Tesla deux antennes symétriques horizontales dont les brins verticaux et horizontaux ont respectivement 12m,3 et 16m,50 pour le circuit de 16m,50, et 7m,25 et 14m,50 pour celui de 29 m. La source de courant haute tension est fournie par un redresseur de 48 kilowatts (2 diodes de 24 kilowatts à circulation d'eau) alimenté par du courant monophasé à 1.000 périodes par seconde. La puissance de ce poste, mis en service le 6 mai 1929, est de 18 kilowatts sur 16m,50 et de 15 kilowatts sur 29 mètres.

Toutes ces installations sont commandées à distance par le Bureau Central Radiotélégraphique de Paris (rue Froidevaux), à l'aide de dispositifs dus à l'ingénieur en chef Hamel; le rôle du personnel du centre se borne à mettre les antennes en charge, à la demande du bureau d'exploitation, à surveiller la régularité et la stabilité de la fréquence du courant, à s'assurer de la bonne marche des relais et des clés de manipulation.

La transmission est automatique; les signaux du B. C. R. sont reçus au centre de La Doua dans un relais Baudot dont les courants locaux actionnent le relais de l'arc, de l'alternateur ou des postes à lampes.

*Liaisons assurées.* Le grand poste travaille avec l'Egypte, la Lituanie, l'U. R. S. S.; il assure également le service des informations de l'Agence Havas. Le poste à ondes moyennes communique avec la Suède, passe les informations et communiqués de l'Agence Fournier; enfin les postes à lampes (ondes courtes) relient la France à la Pologne, à la Hongrie, à l'Indochine, au Tonkin, à Djibouti, à Buenos-Ayres (service des informations de presse pour l'Amérique du Sud).

Signalons en terminant que c'est également à La Doua que fonctionne l'installation émettrice de radio-diffusion du poste « Lyon-P. T. T. » dont le studio est aménagé 57, quai Jules Courmont; dès 1922 un poste d'expériences de radiophonie existait à La Doua; à la foire-exposition de Lyon, en 1924, figurait un petit émetteur radiophonique, monté par le chef de centre avec des moyens de fortune; le 16 mai 1925, la station de radiodiffusion de la région lyonnaise était inaugurée par Herriot. — J.-J. Verdier.

**Renaissance en France** (Artistes et Monuments de la), par Maurice Roy (Paris, 1 vol.). — C'est un travail de patience auquel M. Roy s'est livré, depuis de nombreuses années, travail bien décevant, mais qui réserve aussi d'agréables surprises; les archives notariales sont aujourd'hui la source la plus féconde pour qui veut étudier l'histoire de l'art, et renouveler ce sujet, rempli d'erreurs de tout genre. Les minutes des notaires parisiens et sénonais ont permis à l'auteur de relever quelques-unes de ces erreurs, de redonner à certains artistes les œuvres qui avaient été faussement attribuées à d'autres. L'histoire de l'art, et particulièrement l'histoire de la Renaissance était en grande partie basée jusqu'à nos jours, sur de simples hypothèses ou commentaires de critiques amateurs plus ou moins avisés. Pour cette page de notre histoire, les documents authentiques sont pourtant les seuls intéressants : il nous suffit d'avoir en mains un marché prouvant que telle œuvre a été commandée à tel artiste. Ce sont ces marchés que M. Roy a tenu à retrouver; et son mérite est d'autant plus grand que non seulement il est parfois difficile d'approcher ces archives notariales, mais que le classement de celles-ci laisse fort à désirer. Les recherches sont longues et minutieuses, et les écritures des XVIIe et XVIIIe siècles ne sont pas faites pour les faciliter; il faut une science paléographique des plus étendues pour mener à bien cette tâche difficile. Après vingt ans le labeur, M. Roy nous donne une série de chapitres sur les Cousin, le Rosso, Philibert Delorme, Pierre Bontemps, et Pierre Lescot, suivis chacun des pièces justificatives sur lesquelles l'auteur s'est appuyé. Les archives sénonaises lui ont permis de prouver l'existence de deux Jean Cousin; et après une discussion serrée, il nous apprend que le cardinal Givry, évêque de Langres, a commandé à Jean Cousin père, en 1545, les tapisseries de Saint-Mammès, dont trois panneaux existent encore. C'est quelques années auparavant que le même personnage avait fait exécuter par le même artiste

Charles de Maigny (statue funéraire) au Louvre. — Phot. Archives photographiques d'art et d'histoire.

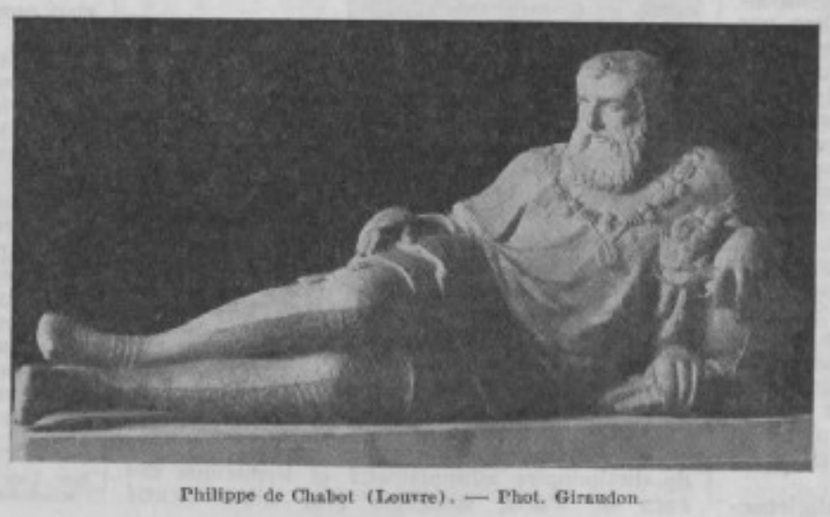
le chancel de la chapelle de Pagny. M. Roy nous retrace enfin l'histoire complète de l'*Eva Prima Pandora*, tableau de Jean Cousin, aujourd'hui au Louvre.

Après avoir définitivement rendu au Rosso la *Léda* attribuée jusqu'à ces derniers temps à Michel-Ange, l'auteur donne la date exacte de la mort de l'artiste, que Vasari disait être en 1541 : un texte authentique situe, en effet, la mort du Rosso au 14 novembre 1540. Dans un important chapitre, une grande partie des travaux exécutés par Philibert Delorme sont analysés avec méthode et clarté, et, qu'il s'agisse du Tombeau de François Ier à Saint-Denis, où est admirablement précisée l'œuvre de François Carmoy, de Pierre Bontemps, de François Marchand, — de la Sainte Chapelle de Vincennes, où est exposée avec clarté l'histoire de la construction de la tribune, du mobilier et des vitraux, — de la galerie François Ier à Fontainebleau, de l'œuvre de Philibert Delorme à Fontainebleau, où l'auteur fait connaître l'œuvre admirable du célèbre menuisier Francisque Sibec de Carpi, enfin, de la Fontaine de Diane au château d'Anet, dont l'histoire et les vicissitudes sont racontées tout au long, ainsi que sa fausse attribution à Jean Goujon, M. Roy fait preuve des plus grandes qualités d'historien et de critique; rarement il se laisse aller au sentiment; mais bien plus souvent, il discute sur les textes seuls; il constate et tire des conclusions : et s'il se permet de faire quelque hypothèse — la Diane d'Anet serait-elle de Benvenuto Cellini? — c'est après de solides discussions, des comparaisons où le bon sens, la fermeté d'esprit, la prudence l'emportent sur un certain esprit d'aventure auquel nous avaient parfois habitués les historiens de la fin du XIXe siècle. C'est avec la même clairvoyance que l'auteur a redonné à Pierre Bontemps la place qu'il doit avoir dans la lignée de nos grands sculpteurs : et s'il a déjà définitivement rendu à cet artiste la statue tombale de Charles de Maigny, aujourd'hui au Louvre, il semble porté à attribuer au même Pierre Bontemps l'admirable statue de l'amiral Chabot : s'il n'a pas de preuves authentiques de cette attribution, — et il le reconnaît — l'auteur pense qu'une telle œuvre ne peut avoir été conçue — comme celle de Maigny ou celle de Du Bellay au Mans — que par un artiste en pleine possession de son art. M. Roy signale enfin le « superbe motif de décoration » commandé à Pierre Bontemps pour l'entrée du roi Charles IX à Paris. Le dernier chapitre de ce bel ouvrage est consacré à l'histoire du plafond de la chambre d'apparat de Henri II au Louvre (1555), et des différentes transformations qu'il a subies.

Nous lisons dans l'intéressante préface que P. Vitry a écrite pour ce livre que M. Roy « a adopté l'Ecole des chartes, que celle-ci l'a adopté » mais qu'il n'est ni « chartiste d'origine, ni un révolté, ni un suiveur, mais un indépendant ». C'est le meilleur compliment que l'on puisse faire à un auteur qui sait travailler, qui sait mettre en lumière le résultat de ses recherches, et qui sait allier, à la sécheresse de certains érudits, simples éditeurs de textes, le sens artistique, le goût de certains autres, simples amateurs d'art. — Norbert Dufourcq.

**Schlumberger** (Gustave), orientaliste français, né à Guebwiller le 17 octobre 1844, mort à Paris le 9 mai 1929. Gustave Schlumberger a été, en ces dernières cinquante années, un des représentants les plus éminents des études byzantines, et il a vraiment, après Alfred Rambaud, contribué plus que tout autre à faire revivre en France cette science des antiquités de Byzance que Ducange avait jadis créée. Pourtant les débuts de sa carrière ne faisaient guère prévoir en lui un érudit et un historien. Né à Guebwiller, le 17 octobre 1844, d'une vieille famille alsacienne, il fit d'abord des études de médecine, et il fut reçu docteur en 1872. Mais il se détourna vite des études médicales. Grand ami d'Adrien de Longpérier et d'Anatole de Barthélémy, grand voyageur aussi et grand collectionneur, il porta son attention vers la numismatique, et après un premier travail sur les *Bractéates d'Allemagne* (1873), il se consacrait tout entier à l'étude des monnaies frappées par les princes latins de Syrie à l'époque des Croisades. Un joli petit livre sur les *Principautés franques du Levant d'après les plus récentes découvertes de la numismatique* (1877), révéla au public les résultats essentiels de ces recherches. Un gros volume, *la Numismatique de l'Orient latin* (1878), apportait l'année suivante la description détaillée de ces monnaies d'autrefois et résumait l'histoire des Etats chrétiens qui les avaient émises. Jamais Schlumberger ne devait oublier ce premier objet de sa curiosité scientifique : jusqu'aux derniers jours de sa vie, sans cesse il a été attiré par la pittoresque et dramatique histoire des Croisades et des Etats qu'elles fondèrent en Syrie.

Mais déjà son attention se portait ailleurs. Vers les années 1875-1878 commencèrent à apparaître sur le marché des antiquités les précieux sceaux dont les empereurs et les fonctionnaires de Byzance scellaient leurs actes, et qui, portant les noms et les titres des personnages auxquels ils appartinrent, sont pour l'étude de l'administration byzantine une source inestimable. Schlumberger qui, vers ce temps, voyagea beaucoup en Orient (de là nous est venu son volume sur *les Iles des Princes* (1884), recueillit un très grand nombre de ces sceaux ou *bulles* de plomb, collection précieuse et rare, qui fut le point de départ du grand ouvrage sur la *Sigillographie byzantine* (1884). L'histoire de Byzance y trouvait des documents tout nouveaux, que l'auteur expliquait et commentait avec une science minutieuse, débrouillant le mécanisme



Philippe de Chabot (Louvre). — Phot. Giraudon.